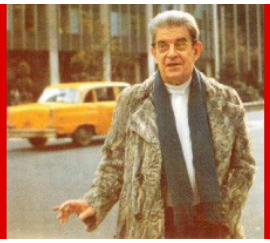
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **777** – Vendredi 25 mai **2018** – 12 h 18 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Instruments

EN AVANT

***I had a dream*, par Sophie Marret-Maleval**

Pari sur la littérature (II), par Nathalie Georges-Lambrichs

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Que chante le réel ? *Mitra* - théâtre musical de Jorge Leon,
par Hervé Castanet

I had a dream

par Sophie Marret-Maleval

I had a dream last night, de ceux qui vous enjoignent de prendre une décision, dans un moment troublé. Partie, dans les brumes matinales, me faufiler entre les interstices de la grève de la SNCF, pour trouver une « administrative » bienveillante qui m'aide à remplir le formulaire dont dépend l'évaluation de notre équipe de recherche (et dont le menu déroulant refuse désespérément de fonctionner), pour voir aussi, de moi-même, la situation que l'on m'avait décrite à Paris VIII : une université vide, un blocage sans bloqueurs, qui a fait mon trouble la veille au soir quand il s'est agi de savoir quelle décision prendre, en tant que directrice, concernant les cours au département de psychanalyse – faire cours ou ne pas faire cours –, j'ai compris sur le chemin les coordonnées du rêve qui nous concernent.

Voici les grandes lignes du rêve. Je remplis un petit formulaire, et je dois ensuite en remplir un plus grand, une planche illustrée à grand frais, format A3, papier glacé, photo professionnelle, une femme qui crie. Je dois cocher une case : je suis pour/contre l'avortement, mais à la case « pour » s'ajoute la proposition : « pour le bien de mon pays ». Bien sûr, je suis favorable au droit à l'avortement, mais « pour le bien de mon pays », cela n'a aucun sens. Pourquoi serais-je contrainte à ce choix aux résonances nationalistes malsaines ?

La guerre se fait désormais à coup de formulaires : les remplir pour survivre, jamais sans compromis. Faire exister la psychanalyse à l'Université, à quel prix ? Il y aura des lignes rouges à ne pas franchir, il y a des compromis à tenir (pas des compromissions). Je pourrais cocher la case « avis réservé », mais c'est clair, je suis pour le droit à l'avortement, je ne peux pas cocher celle-là.

Ne pas se compromettre, ce sont les temps deux et trois du rêve. Je me retrouve au Monoprix (je passe les associations attachées à ce terme), en train de m'acheter une brosse à cheveux – j'ai constaté hier que je les perdais, je perds mes cheveux, je me fais des cheveux : comment décider de ma responsabilité dans le moment actuel ? Je rencontre Emmanuel Macron qui fait son shopping. Temps trois. Je suis dans une salle avec d'autres collègues ; Emmanuel Macron tente de nous faire passer un quizz sous la forme d'un jeu d'entreprise, il s'agite, fait le clown en feuilletant avec agilité, sous nos yeux, le précieux questionnaire, comme un prestidigitateur. Je n'y tiens plus, je me lève, je l'empoigne par les épaules et lui enjoins : « ça suffit maintenant, tu arrêtes ça, tu t'assieds sur ta chaise, et tu te tiens tranquille ». Un jeu de devinettes littéraires, plaisant et sans finalité précise suivra, avec l'accent porté sur le savoir et le plaisir du jeu, contre le forçage idéologique déguisé en une forme faussement ludique.

Lecture : qui est le fauteur de trouble ? Le trublion n'est pas où on le pense, pas parmi les étudiants qui protestent. Comment s'orienter dans le moment présent ? Telle est bien ma question.

J'ai pris position, depuis le début, pour le mouvement contre la loi ORE (« Orientation et réussite des étudiants »). L'enjeu n'est pas l'opposition entre un algorithme et une sélection plus personnalisée. La loi ORE n'est qu'un révélateur du profond bouleversement en matière de politique pour l'Université. S'interroger sur la manière de sélectionner à l'entrée du premier cycle, plutôt que de savoir comment permettre au plus grand nombre d'y accéder, sans ouvrir en outre de nouveaux cycles, sans inventer de nouveaux lieux où faire ses études, avec pour seul souci de rentabiliser le nombre de places dans les sections existantes, relève d'une politique gestionnaire dans une perspective professionnalisante de vue étroite. Celle-ci contrevient à l'Université des savoirs, un lieu ouvert, un espace de liberté de pensée qui serait là d'abord pour permettre qu'elle s'y développe, que s'y produise le savoir. Un idéal certes, mais un horizon à conserver. La loi ORE en outre disqualifie le baccalauréat comme porte d'entrée à l'Université. À force de prérequis, elle ne laisse plus la chance à qui veut de découvrir, de faire le pari d'un choix professionnel qui se découvre au contact de nouvelles disciplines. Elle ne laisse plus la possibilité de choisir ni de changer de voie – sachant que les notes comme critère d'entrée ne sauraient véritablement nous éclairer sur nos choix d'existence. La sélection à l'entrée du premier cycle laisse croire que tout est écrit, décidé, par l'évaluation chiffrée et la volonté (matérialisée par la lettre de motivation, réduite à quelques lignes, qui devrait permettre d'y voir clair). Je passe bien d'autres aspects de l'analyse de cette loi.

Nous ne saurions, du point de vue de la psychanalyse, soutenir cette perspective. L'existence même du département de psychanalyse, en tant que discipline à petit effectif, mais aussi qui ne vise pas à délivrer un diplôme professionnel, ne pourrait-elle pas s'en trouver menacée ? La loi ORE est une pierre de la construction d'une politique universitaire qui, au lieu de donner des moyens pour soutenir les acquisitions des fondamentaux, les prélève sur les enseignements disciplinaires. Parallèlement, au nom de l'interdisciplinarité, on tend à regrouper ceux-ci en de grands ensembles non spécialisés : derrière un semblant d'idéal, les contingences budgétaires et la décision de laisser l'Université se paupériser. Des rapports envisagent un transfert de financement de l'État au privé, l'ouverture aux financements privés se faisant avec l'appui des banques par le biais des prêts étudiants, donc avec des perspectives de rentabilité à court terme, au risque d'y soumettre la liberté de pensée, de voir disparaître des disciplines sans finalité professionnelle. Cette analyse n'engage que moi, mais j'y vois une menace pour l'existence du département de psychanalyse.

Le blocage sans bloqueurs nous a mis face à la possibilité de faire cours ou non. Ce vide nécessitait un positionnement. L'impossible freudien de gouverner s'est matérialisé (en regard des deux autres de surcroît : éduquer, psychanalyser).

Face à un espace vide évocateur, se trouve convoqué l'appui sur l'orientation, la décision. C'est sur fond de l'inexistence de l'Autre que s'inscrit le S_1. Un choix entre deux orientations se dessine à l'heure actuelle :

- Celle du Prince, du discours de l'autorité, celle qui maintient son cap au nom de l'Idéal, de la grandeur de l'histoire de la nation, de la foi dans le capitalisme. C'est celle aussi de la loi morale kantienne, de l'universel, dont on sait qu'elle repose sur un impératif qui tient du caprice – je renvoie à la lecture de l'impératif kantien que fait Jacques-Alain Miller dans « Les Us du Laps ». Quand on choisit l'idéal, c'est certain, le réel fait retour. En l'occurrence, la violence répond à la violence.

- Celle du réel. Un réel se manifeste dans les protestations virulentes, qui prennent un tour d'autant plus violent que celles-ci ne sont pas entendues. S'il convient de ne pas confondre les actions problématiques de quelques-uns et la protestation d'un plus grand nombre, cette montée de l'action violente doit néanmoins être considérée comme un symptôme social. La boussole de l'éthique m'apparaît être celle qui ne se contente pas de ravaler de regrettables dégradations au rang d'un vandalisme sans foi ni loi, mais qui nécessite de prêter oreille à ce qui s'y joue.

À notre maigre niveau : faire cours ou ne pas faire cours quand l'espace est bloqué mais libre, vide ? Nous avons soutenu le mouvement, sans soutenir les dégradations qui ont été commises dans l'université et que nous condamnons, tout comme les violences qui leur répondent.

Le blocage comme moyen d'action s'interroge.

La responsabilité de la direction, par ailleurs, est de favoriser la bonne tenue des enseignements pour permettre, à l'université, la transmission des concepts de la psychanalyse. Beaucoup d'étudiants viennent de loin, font de lourds efforts financiers pour ces études. On vient au département de psychanalyse de Paris VIII parce qu'on le désire.

Est-ce une raison pour faire cours à tout prix ? Non, il convient de ne pas oublier l'enjeu, de ne pas s'inscrire dans un forçage briseur de grève et porteur de méprise potentielle. L'absence des corps où loger la vindicte force au positionnement. Il convient en outre de ne pas prendre le risque inutile de provoquer des affrontements dans un contexte tendu.

Donc, décision : ne pas faire cours tant que le blocage a lieu.

Pari sur la littérature (II)

par Nathalie Georges-Lambrichs

La première partie de « Pari sur la littérature » est à lire dans Lacan Quotidien *n° 775*.

J'ai essayé de répondre des effets de la lecture du livre de Philippe Lançon, *Le Lambeau*. Je voudrais maintenant poser plus globalement la question du chiffrage et du déchiffrage, du statut de la vérité, du *mentir-vrai* et de son petit frère, le *mentir-joui*, en « littérature ». Et définir celle-ci, à la lumière de ce que nous croyons en savoir.

J'ai étayé la première question sur la moquerie du narrateur à l'endroit de ce que peut produire la succession de deux générations de psychanalystes sur un spécimen de la troisième, à savoir un pauvre sourire tendu à l'extrême. Dans cette petite phrase que certains jugeront anodine, j'ai vu une « chose de finesse ». J'ai voulu grossir le point, le faire saillir comme un étranger dans le bain dans lequel il flottait. J'ai accentué le rire entendu gros d'un message crypté selon lequel il est clair que la psychanalyse est et ne peut qu'être la risée, sinon de tous, du moins des médecins et de leur patient. Quoi que l'on dise, de fait, la petite phrase est là et elle nous regarde – ce qui n'est pas sans rappeler une certaine tache. Si cela ajoute aux rires, que les rieurs rient. Pour cette fois je ne serai pas de leur côté, mais du côté des « sérieurs » et de leur *gay sçavoir*.

Quant à la littérature, il est clair que Philippe Lançon ne rivalise avec personne, sinon, par force, avec lui-même. Il n'était pas Joyce avant, et pas plus avant qu'après il ne se prend pour un « grand écrivain ». Il n'avait pas, avant le 7 janvier 2015, l'ambition de réinventer la littérature, il ne l'a pas davantage après. Il est désormais l'auteur de ce que j'appellerai un livre post-traumatique, soit un objet manu-, audio- ou tapu-facturé, qui résulte d'une chaîne, car il est le produit de l'expérience qu'il constitue comme telle, seconde par rapport à l'indicible du traumatisme et de l'effraction de violence extrême qui l'aura causé. La question que pose ce livre est celle de la production de cette chaîne et du traitement qu'elle dispense, jusqu'à armer au moyen de la langue écrite un livre en direction du public, en tant qu'il diffère d'un traitement par la parole adressée à quelqu'un. Est-on écrivain né ? Est-ce le talent d'écriture qui fait pencher un *parlêtre* du côté d'un être auteur – position du scribe chère à Gérard Macé – ou un choix du sujet ? Le fait qu'il existe des psychanalystes qui écrivent aussi des livres – je pense à Gustavo Dessal – permet d'étayer la question.

Il me semble que le livre de Philippe Lançon reste causé par ce moteur qu'Aragon a nommé le mentir-vrai, et que c'est de ce point qu'il regarde la psychanalyse à laquelle il fait un pied de nez explicite. Là où il est impossible de dire, on ne peut que mentir, le plus vrai possible. On ne peut que repousser les limites du vrai. Mais est-ce le vrai qui est encore en question ? N'est-ce pas plutôt ici son enveloppe formelle, faite des bonheurs d'expression telle qu'elle contienne et condense la jouissance indicible qui immanquablement, si le livre est réussi, contamine le lecteur ?

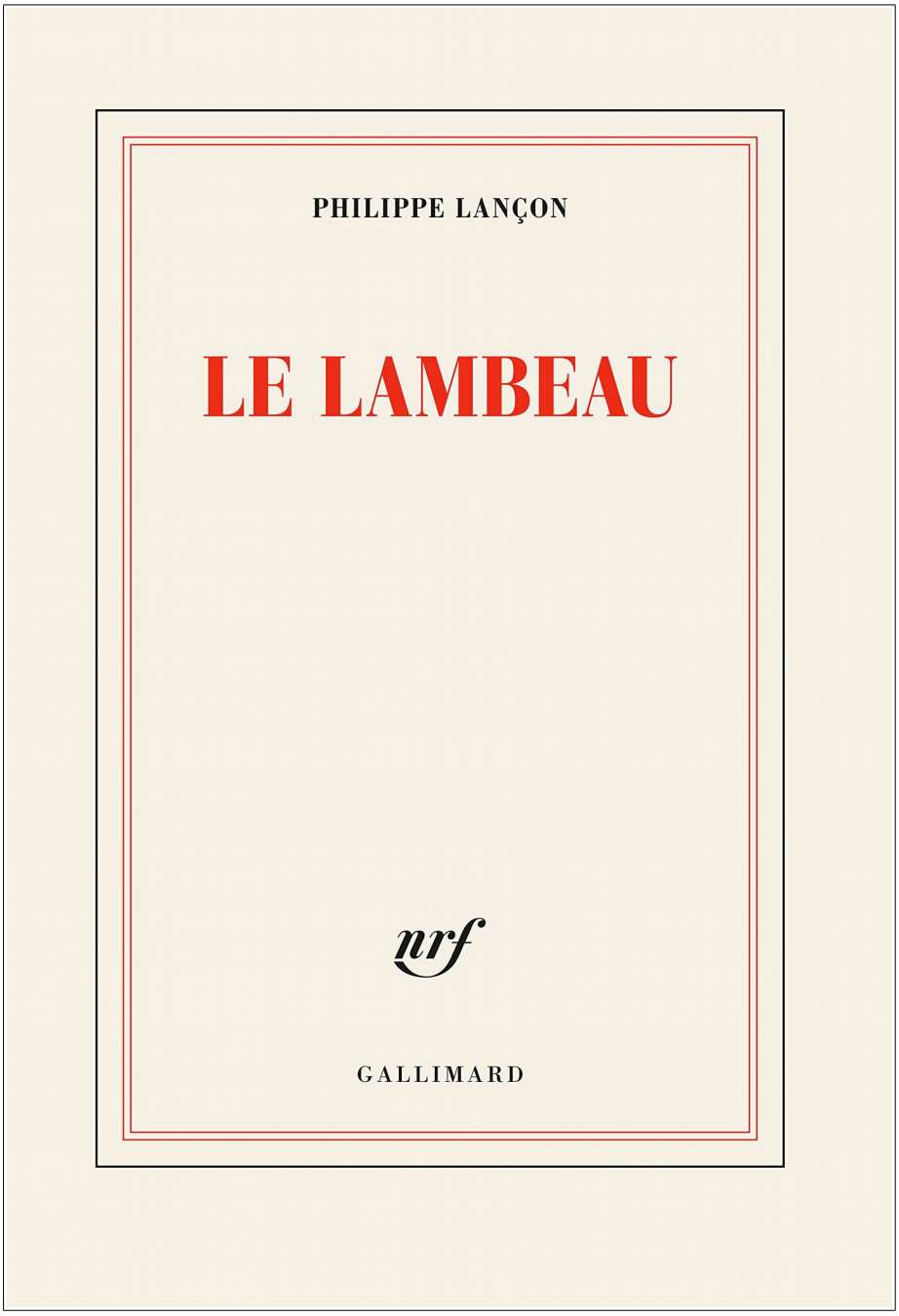
Ici se démontre combien vérité est sœur de jouissance, mais aussi que son traitement « littéraire » consiste à augmenter, autant que faire se peut, la charge de jouissance dans la langue afin que vivent, ou du moins vibrent dans la chair du lecteur, les échos du fait qu'il y a eu, qu'il y aura encore, un traumatisme. Le niveau de la charge et des émotions qu'elle produit est alors l'indice du savoir-faire de cet artisan qu'est l'écrivain.

Dans le cas de Philippe Lançon, on est d'autant plus subjugué qu'il y a deux étages à cette fusée, sinon trois : la transmutation du trauma en douleur (on le pressentait confusément), le témoignage sur le surgissement d'une douleur multiforme et indicible (on y saisit le courage en acte), ainsi que la décantation de celle-ci (ici ce sont l'intelligence, la subtilité), et enfin, la métamorphose de cette douleur en ce choix très singulier de refuser la souffrance comme telle (une éthique refusant le pathologique). Ici est le *turning point*, le choix de l'écrivain-reporter lorsqu'il soutient ce refus par un travail acharné pour produire le recueil précis de ce qu'un regard aiguisé, allié à une foi en les possibilités d'expression de la langue écrite, parvient à arracher à tout ce qui est vécu, pour faire ouïr et entendre ce à quoi il donne lieu désormais, dans le livre, et qui est une sublimation de l'horreur.

C'est peut-être cette sublimation qui est la plus problématique, car elle est si actuelle, si proche de nous, qu'elle ne peut tout à fait ni longtemps faire écran à ce qui se *déréellise* chaque jour un peu plus sur nos écrans, faisant de nous de pauvres voyeurs, non sans se *réelliser* d'autant plus dans nos cauchemars et notre angoisse qui ne nous trompe pas. C'est ici que le livre fait symptôme et, pas moins si autrement encore, son succès prévisible, misant sur la fascination qu'il ne peut pas ne pas exercer au moins pour cette part maudite dont il ne peut soulager quiconque.

Ainsi la jouissance se sera divisée : au fur et à mesure que l'auteur sera parvenu à la chiffrer dans le corps de langue qu'est son livre, il en sera, lui, le reste. Côté lecteur, il y a une charge dont chacune et chacun témoignera ou non, de son point de vue, étant donné qu'il s'agit d'un événement de lecture, dérivé d'un événement qui a affecté le corps social, qui l'aurait affecté s'il existait – car il est clair que, n'ayant pas de bouche, le corps social parle par la bouche de celles et ceux qui croient, ou veulent, l'incarner ou le représenter –, qui a affecté néanmoins chacune et chacun d'une manière incomparable à toute autre.

L'auteur a payé de sa personne pour installer ce livre entre le trauma, vécu dans sa chair et dans sa pensée, et lui-même tel que le trauma l'a changé du tout au tout. L'écrivain, ici reporter, grand reporter d'une expérience intime, ne se paye pas de mots : il se laisse travailler par la langue jusqu'à ce qu'il trouve le point d'où lui apparaît comment il peut la travailler à son tour (de potier). Et le lecteur qui, sans l'éditeur qui a fait affubler chaque exemplaire de l'ouvrage d'une bande « Philippe Lançon raconte », ne saurait rien de ce qu'a vécu l'auteur ? Il n'apprend pas qu'il ne sait rien et que prévoir est impossible, il le sait un peu mieux, en refermant l'ouvrage. Il apprend comment quelqu'un, cet homme-là, a pu survivre, et vivre, et témoigner. Cet homme sartrien, qui les vaut tous et vaut n'importe qui, ne compose-t-il pas un Janus avec « l'hypocrite lecteur », tant que celui-ci referme le livre pour l'enfermer dans la tombe de son propre silence ?

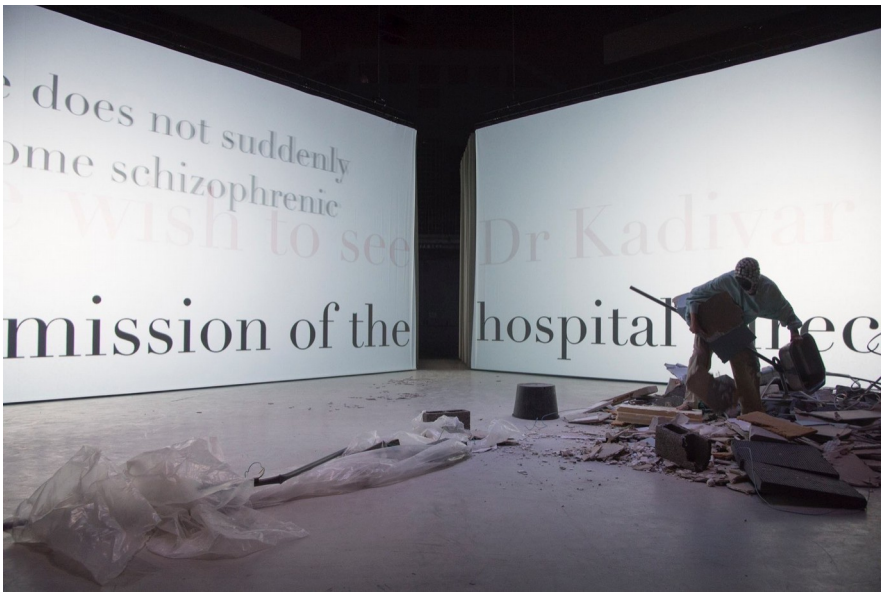


Que chante le réel ?
Mitra – théâtre musical de Jorge León

par Hervé Castanet

En mai 2018, le *Kunstenfestivaldesarts* à Bruxelles a programmé, en création mondiale, un spectacle de théâtre musical conçu et dirigé par le cinéaste et metteur en scène Jorge León qui nous avait enchantés avec son film *Before we go* (2014) s'ouvrant sur la voix de Jacques Lacan parlant de la mort, l'écran de projection restant noir (1).

Cette nouvelle œuvre lyrique a pour titre *Mitra*. Pour le lecteur de *Lacan Quotidien*, ce prénom iranien résonne immédiatement avec Mitra Kadivar, qui en est effectivement le personnage central. La correspondance électronique entre cette dernière et Jacques-Alain Miller (2) est le point de départ de cette création – dont nous suivons les étapes depuis le premier jour (3). « Ce projet est né d'une découverte déterminante, faite sur internet : la publication d'e-mails entre Mitra Kadivar et Jacques-Alain Miller. Datant de 2012 et 2013, ces e-mails échangés entre Paris et Téhéran me semblent soulever des questions sociétales et éthiques primordiales. Il y est question de la survie d'une femme prise dans les rouages d'un système médico-juridique dont elle tente de s'extraire. En proposant une interprétation de ces échanges, je tente d'explorer l'essence des enjeux qui émanent de ce récit, en soulignant leur dimension éthique et mythique » (4), écrit Jorge León. Les échanges d'e-mails deviennent un livret d'opéra.



De la mobilisation autour de Mitra Kadivar, nous rappellerons seulement ceci : médecin et psychanalyste à Téhéran, elle est internée d'office à l'hôpital psychiatrique suite à des plaintes de ses voisins. Diagnostiquée « schizophrène », on lui administre des médicaments. Dès son arrestation, elle a pu prévenir J.-A. Miller qui, après avoir obtenu et conduit un échange avec les psychiatres iraniens, en orchestrant une mobilisation d'ampleur, aidera à sa libération. Ce qui nous importe prioritairement est le travail de création inventé par le metteur en scène. Une de ses phrases le résume : « entendre ce que chante le réel ».

Entendre le réel ?

Comment l'entend-il ? « La forme – le récit structuré par l'envoi d'e-mails – m'a séduit car elle installe en 160 messages envoyés en deux mois de temps, un rapport à la durée et à l'action très tangible. D'autre part, la dimension virtuelle de la correspondance électronique induit une forme d'immatérialité propice à sa mise en musique, transcende les localisations et les distances géographiques pour se déployer dans un espace-temps différent, déterritorialisé et instantané, ce qui m'a permis d'envisager la possible transformation de cette histoire en œuvre artistique singulière. »Les échanges de courriels ne contiennent pas d'images, mais en suggèrent. C'est-à-dire que le temps et l'espace neutralisés ouvrent à l'interprétation, à la création d'images et de sons musicaux assortis de voix humaines.

« L'écriture opératique a la particularité de densifier le récit, tout en amplifiant la dimension dramatique des voix. La voix de Mitra se met à résonner et ce qui était au départ de l'ordre d'un échange privé, d'un appel au secours intime, se tisse sur la toile et se déploie peu à peu dans la sphère publique pour être amplifié à nouveau à travers la puissance du chant lyrique. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de dépasser le présent de l'événement pour lui donner une portée universelle, jusqu'à le déployer dans l'intemporel du mythe. De transformer un document prosaïque, une correspondance sur le net, en livret lyrique. De prolonger la portée des mots par l'amplitude du chant. »On entend sur scène les voix concrètes de Mitra Kadivar et de Jacques-Alain Miller préalablement enregistrées.

« On dit de Mitra qu'elle entend des voix. Mitra, elle, veut se faire entendre. Miller l'écoute, hausse parfois le ton, essaie de moduler ses cris de révolte. Les psychiatres iraniens forment un chœur d'où se détache la voix d'un professeur en charge du "cas Mitra". Les étudiants forment un autre chœur, un écho lointain de Mitra quand celle-ci est rendue muette et son corps englouti par le corps médical. »Les voix donnent corps, elles s'incarnent, et conditionnent la fiction. Les voix créent un nouveau réel bien différent de la seule réalité datée des échanges de courriels. Le mythe s'élabore : « Tout mythe se rapporte à l'inexplicable du réel, et il est toujours inexplicable que quoi que ce soit réponde au désir » (5), écrit Lacan.

De l'ordinateur à l'écran de cinéma

Quel est le dispositif scénique utilisé ? Le voici décrit par son metteur en scène : « Deux écrans dessinent un angle face auquel les spectateurs auront la possibilité de s'installer. Afin d'agir en écho à cet échange entre deux psychanalystes, deux compositeurs, une femme et un homme, ont pris en charge la composition d'un livret inspiré des échanges de mails. Mon choix s'est naturellement porté sur Eva Reiter et George van Dam, tous deux membres d'Ictus et compositeurs passionnés. Eva a composé pour la soliste et assure la continuité narrative du livret, George van Dam a écrit pour les chœurs. Ces deux "voix" artistiques dialoguent et s'enchevêtrent pour produire des textures rarement entendues.Afin de donner une voix lyrique à Mitra Kadivar, notre choix s'est porté sur Claron Mc Fadden, magnifique chanteuse à la renommée mondiale, familière non seulement du répertoire opératique mais aussi de la musique contemporaine et ouverte à de nouvelles expériences vocales (6). Les voix réelles de Mitra Kadivar et de Jacques-Alain Miller sont également intégrées à la composition musicale. Dans ce contexte, les écrans qui sont à la fois surfaces lumineuses et écrans de projections d'images fixes ou en mouvement définissent les parois d'une pièce dont la nature varie en fonction des images projetées (chambre d'isolement, espace mental).Ces écrans, aux proportions identiques à celles d'un ordinateur, font également office d'écrans sur lesquels textes et e-mails viennent s'inscrire. Ils définissent un canevas sur lequel sont projetés des portraits de patients d'un centre psychiatrique (en l'occurrence l'hôpital Montperrin à Aix-en-Provence). »

Du début à la fin du spectacle, il y a une présence sur scène dans un amas de pierres, de plâtres, de fers issus d'une démolition : « La danseuse et chorégraphe Simone Aughtelony est présente sur le plateau tout au long de la représentation. Elle incarne quelque chose de l'inconscient, une présence à la fois constante et pourtant pas toujours perceptible consciemment. Elle évolue sur scène, le visage occulté par un masque confectionné avec les

mosaïques récupérées d'une chambre d'isolement psychiatrique dont j'ai documenté la destruction. Les images de cette destruction sont projetées sur les écrans de scène et résonnent avec le masque de Simone. Ces résonnances nous disent quelque chose de l'effondrement, architectural et psychique. »

À la fin du spectacle, les deux écrans se replient et s'affaissent sur le sol. La scène est nue…

Un film documentaire, titré aussi *Mitra*, en cours de montage, va sortir. Ce sera une autre œuvre, à la durée et au mode narratif différents – nullement la version filmée de ce théâtre musical. L'aventure continue. Nous y reviendrons à l'occasion.

1 : Cf. nos deux interviews de Jorge León parues dans *Lacan Quotidien* n°421 & n°422, 11 & 13 septembre 2014.
2 : Cet échange a été publié *via Lacan Quotidien* n° 292 : *On nous écrit de Téhéran. Autour de Mitra Kadivar,* CALM (Comité d'action pour la libération de Mitra), Navarin & Le Champ freudien, 2013. À lire *via* http://www.lacanquotidien.fr/blog/2013/02/on-nous- ecrit-de-teheran/
3 : Voir l'entretien de Jorge León avec Nicole Guey et Laurence Martin pour Lacan-TV (30 septembre 2015), à retrouver ici et celui de Julie Chenot, directrice de la Fondation Camargo (Cassis) qui a accueilli le cinéaste, ici.
4 : Issu du programme distribué au spectacle.
5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert* (1960-1961), texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 68, 2001, p. 70.
6 : Pour un commentaire musical spécialisé, voir ici

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI